



Le petit homme

de Jodie Foster

fiche technique

USA - 1991 - 1h40

Réalisateur :
Jodie Foster

Scénario :
Scott Frank

Musique :
Mark Isham



Interprètes :
Jodie Foster
(Dede Tate)
Diane Wiest
(Jane Grierson)
Adam Hann-Byrd
(Fred Tate)
Harry Connick Junior
(Eddie)
David Piere
(Garth)
Debie Mazar
(Gina)
P.J Ochlan
(Damon Wells)
George Plimpton
(Winston F Buckner)

Résumé

Dede Tate, serveuse dans un cabaret, vit seule avec son fils Fred. A sept ans, celui-ci est un pianiste, un peintre et un mathématicien de génie, mais ses dons l'isolent et l'enferment dans la solitude. Dede adore son fils et veut le garder près d'elle ; puis elle comprend qu'elle ne peut pas l'empêcher d'exprimer ses qualités et le confie à Jane Grierson, directrice d'une école pour surdoués. Un lien très fort se noue entre Fred et Jane. Après un voyage avec le groupe des élèves, Jane prend Fred chez elle pour lui permettre de suivre des cours d'été à l'université. L'intelligence de l'enfant la passionne mais elle est un très mauvais substitut maternel. Fred cherche ailleurs la chaleur qui lui manque, croit la trouver chez un étudiant qui s'intéresse à lui, puis le décevra à son tour. Il s'enfuit et revient chez sa mère, où, cette fois, il trouvera l'équilibre qui lui manquait.

Critique

Le petit homme. Ça commence par un accouchement, celui qui ouvre le film et celui du film à la fois. Autrement dit, Dede Tate accouche d'un fils en même temps que Jodie Foster accouche d'un film. Voilà qui s'annonce d'autant mieux que c'est Jodie Foster qui interprète la mère... Un peu cousu de fil blanc, me direz-vous. Oui et non. Oui, parce que la première qualité de cet excellent film réside précisément dans cette couture blanche (vierge comme une première fois) qui lui donne sa mesure, dans cette évidence de la naissance et de l'enfance - de l'art - que la réalisatrice ne cherche pas à esquiver mais marque au contraire d'une pierre tout aussi blanche. Non, parce que la voix off qui se souvient de la scène n'est pas celle de la mère mais celle de l'enfant, c'est lui qui se raconte, lui qui se "met au monde". Il y a en fait dans ce premier plan, trois instances de discours : d'abord la maman, la voix de l'enfant, enfin la caméra. L'actrice, le récit,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

le regard ; l'émotion, l'intelligence, l'objectif. On pourrait décliner à l'infini. Ce qui importe simplement est de voir comment Jodie Foster (elle joue, elle a collaboré au scénario, elle l'a "réalisé") parvient tout au long du film à faire co-exister ces trois niveaux en un parfait équilibre, signe d'une maîtrise rare pour un début, et, non contente d'être douée, brille par son originalité : au contraire de la plupart des acteurs qui, quand ils se mettent en scène, ont plutôt tendance à orienter leur regard en fonction de celui du personnage qu'eux-mêmes interprètent, à se donner le beau rôle (c'est-à-dire que leur rôle d'acteur est d'objectiver leur regard derrière la caméra, qu'ils sont leur propre intermédiaire - de même quant aux cinéastes qui jouent dans leurs films), Jodie Foster réalisatrice ne s'appuie pas sur Jodie Foster actrice pour relayer son point de vue, elle accompagne à égalité chacun de ses personnages dans l'itinéraire qu'elle leur a fixé, élargissant ainsi son horizon. C'est peut-être ça qui attire irrésistiblement le cinéma vers l'enfance, cette propension à pouvoir se mettre à la place de l'autre, à l'imiter en lui renvoyant son image, et donc à le révéler. En classe, Fred Tate se met à se balancer sur sa chaise comme le petit camarade à côté de lui : le mouvement entier du film peut se résumer là. Dans cette histoire d'enfant surdoué pris entre deux mères, celle qui l'a mis au monde (Jodie Foster) et celle qui l'ouvre au monde (Dianne Wiest), les personnages ont par conséquent le loisir d'exister pleinement, et c'est tout à l'honneur de la réalisatrice de ne pas jouer contre Dianne Wiest - c'était trop facile, d'éviter de la réduire à une espèce de "forte en thème". Il faut dire que Dianne Wiest, avec ce visage incroyable qui semble n'en jamais finir de s'éveiller, encore en plein sommeil, est une actrice qui rayonne d'une telle humanité, égale d'une Deborah Kerr ou d'une Celeste Holm, qu'elle n'a aucun mal à séduire malgré elle, malgré son rôle. On peut s'amuser

à découper le film de Jodie Foster en quatre parties successives. Tour à tour elles mettent au premier plan chacun des personnages. La première se recentre tout particulièrement autour du petit homme Fred qui, en voix off, se confie, pendant que les images déroulent sa prime enfance, partie qui fait référence à Woody Allen (l'aspect déjà adulte de l'enfant différent de tous les autres, tourmenté par les atrocités du monde à un tel point qu'il développe un ulcère...). La deuxième s'attache au personnage de sa mère, serveuse de bar, et à la relation exclusive de copinage qu'elle entretient avec son fils. C'est vraiment à ce moment-là que la mise en scène s'affirme, s'affermir, et qu'il ne fait plus aucun doute qu'on assiste à la naissance d'une cinéaste. La troisième partie introduit la deuxième mère, Jane Grierson, responsable d'un centre pour petits génies, qui embarque Fred dans son "Odyssée de l'esprit", une sorte de marathon intellectuel où les enfants rivalisent d'intelligence. Quant à la quatrième, elle est en quelque sorte la somme des précédentes et permet à nos trois protagonistes de vivre en bonne intelligence.

Au-delà du thème profond de **Little Man Tate**, sur lequel il y aurait beaucoup à dire (quelques pistes tout de même : l'aspect "singe savant" du gosse par rapport à ce qu'implique le fait de faire jouer un enfant devant une caméra, et notamment aux Etats-Unis, se joint à la vie d'actrice de Jodie Foster, qui fit sa première apparition à l'écran lorsqu'elle avait trois ans ; la question de la maternité, naturelle et culturelle ; surtout la société du spectacle - l'existence aux autres passant nécessairement par le "challenge" vue par un enfant, qui donne au film l'une de ses plus belles scènes : le passage à la télé, etc.), au-delà de ces thèmes ouverts à la réflexion de chacun, de la possibilité de comparer le film avec d'autres films de femmes (il présente plus d'une similitude avec **Rat Boy**, grande réussite de

Sondra Locke), bref il est une chose qui à mes yeux fait toute la valeur de la mise en scène de Jodie Foster : son honnêteté, ou si l'on veut sa franchise. Ça se résume à peu de mots et c'est l'essentiel : la plus petite information donnée est vérifiable à l'image. Exemples : un personnage demande l'heure, l'autre la lui donne, et derrière lui on voit une horloge qui la vérifie. Lors d'un calcul mental de haute volée, Fred trouve comme par magie la réponse exacte : le travail de son esprit est visualisé, effet de truquage, en chiffres aériens qui flottent autour de son visage. Le meilleur est celui où, tout au début du film, le petit homme désigne son assiette en prononçant un mot sans signification apparente. Sa mère découvrira ensuite qu'il s'agit de l'inscription au dos de la "dite" assiette et par la même occasion que son fils sait déjà lire...

Cette façon de faire la preuve par l'image est exemplaire au moment où le gros du cinéma (sans oublier tout l'audiovisuel), quand il n'est pas vide, éprouve la tentation de tabler sur le mensonge ou, bien pire, sur de fausses vérités. Là, on est plutôt du côté d'un Lang (excusez du peu), avec une construction logique des scènes qui se répondent les unes les autres - un accident annonce un autre accident qui introduit un personnage qui... etc. - et une résolution qui est la synthèse idéale, dans le sens où elle met un point final à la belle phrase que constitue le film.

Jodie Foster, dont on connaissait le réel tempérament d'actrice, affirme aujourd'hui son tempérament de cinéaste en nous présentant un univers qui fait preuve d'une étonnante cohérence. **Little Man Tate** est le premier enfant d'une famille qu'on espère nombreuse.

Camille Nevers
Cahiers du Cinéma n°451

Jodie Foster réalisatrice

Voici un joli film pour lequel Jodie Foster s'est sans doute souvenu de sa propre carrière d'enfant actrice. Le thème est simple : tout enfant, si semblable aux adultes qu'il soit, a le droit de vivre son enfance. La représentation d'un petit surdoué peut donner lieu, au cinéma, à mille excès racoleurs ; tel n'est pas le cas ici, Fred étant avant tout un petit garçon triste et solitaire. La grande trouvaille du scénario est le couple de rôles féminins : la mère (Jodie Foster) issue du peuple, farouche mais tendre, prête à tout pour ne pas léser son fils même si elle ne comprend pas très bien ce qui l'attend ; et la directrice de l'institut, Dianne Wiest, superbe, autre figure de mère sur le plan intellectuel sinon affectif, que Foster peint sur un ton gentiment satirique. Construit sur ce fragile triangle - deux femmes, un enfant - **Le petit homme** est une comédie intelligente, tout en sourires doux et en émotions légères ; un créneau dans lequel Jodie Foster pourrait se tailler une vraie place, puisque peu de réalisateurs américains l'occupent actuellement.

Jacqueline Nacache

La saison 1992 (Mensuel du cinéma)

Jodie Foster

Actrice américaine née en 1962. Vedette enfant dès l'âge de trois ans, ses rôles n'ont rien à voir avec ceux de Shirley Temple : prostituée dans **Taxy Driver** ou vamp dans **Bugsy Malone**, cynique et désabusée, elle offre aux amateurs son corps de petite fille sans rien attendre sur le plan des sentiments. De Temple à Foster, l'Amérique a évolué et les fillettes en savent plus que leurs grand-mères. De façon plus inquiétante, elle a inspiré une immense passion à John Hinckley, auteur d'un attentat manqué contre le président Reagan en 1981.

Le petit homme est son premier film en tant que réalisatrice.